

ADRESSE DE BIENVENUE

Par M. BAILLAIRGÉ

— A LA —

SECTION DE MONTREAL DES ARCHITECTES DU CANADA

*Lors de l'assemblée annuelle de la Société tenue au Château-Frontenac
et du goûter y offert à leurs
confrères de la Métro-
pole pour la section
de Québec,*

LE 2 OCTOBRE 1895.

En me levant, Messieurs, pour répondre au toast dont vous venez de m'honorer et avec moi la section des architectes de Québec, je vous demanderai de me permettre de la faire dans le langage de celui dont le palais où nous sommes en ce moment réunis porte le nom : Frontenac, Messieurs—celui qui du haut de ce rocher envoyait pour réponse à l'amiral Phipps qui le sommait de se rendre, ces paroles mémorables : allez dire à votre maître que je lui répondrai par la bouche de mes canons. Mais du haut de ces remparts, du foyer de cette enceinte quasi-acrée, c'est une voix plus osée que la mienne qu'il faudrait pour faire honneur à l'occasion. Il me faudrait être inspiré de l'éloquence d'un Chapleau, d'un Laurier pour m'acquitter dignement de la tâche.

Et tout d'abord je vous demande de me passer une digression à l'endroit de l'opportunité qu'il y a pour moi, sujet de Sa Majesté britannique, de vous répondre ainsi dans la langue que comporte l'origine toute française de mes pères. Je veux par là accentuer la nécessité des deux langues. La fière Albion voyant aujourd'hui parler l'anglais par deux cents millions d'âmes, semble rêver le moment où la langue anglaise sera celle de toutes les nations—mais à Dieu ne plaise que cela n'arrive, pour la paix du monde et dans les meilleurs intérêts pécuniaires, humanitaires et autres de la grande Bretagne et de ses colonies.—Que le Canada lui aussi y pense à deux fois avant de décréter la suppression du français ; car les nations tiennent à savoir, chacune dans la langue qui lui est propre, à se tenir au courant des événements, des progrès, des travaux littéraires et autres des autres nations de la terre.

L'anarchie s'accroît comme expression du communisme, du socialisme qui veut, dit Louise Michel, que les riches, qui ont trop, partagent avec les pauvres, qui ont trop peu. Mais l'armée des pauvres, des nécessiteux n'est déjà que trop grande—elle se compte par millions, et l'on ajouterait à ces millions les millions additionnels de ceux qui deviendraient ainsi désœuvrés par la suppression des traducteurs qu'un semblable décret mettrait en disponibilité. Oui, Messieurs, que l'on envisage ce côté de la question ; que l'on se figure, comme je le fais, les millions de gens employés aujourd'hui de par le monde à traduire d'une langue dans une autre ce que dit l'homme, ce qu'il écrit ; les millions de bras utilisés à imprimer, brocher, relier ces traductions, et ces autres millions employés à fabriquer le papier, l'encre, le caractère, à tirer de la forêt la

pulpe destinée au papier, nouveau papyrus dû au génie de l'homme.

Que l'on se figure, dis-je, cette immense armée additionnelle de désœuvrés jetés sur le pavé par cette seule suppression d'une des deux langues civilisatrices du genre humain, et les fanatiques mêmes de l'Ouest ne seront plus aussi après à crier à la mise à l'index du français : cet idiome le plus éloquent de ceux de toutes les nations. Non, Messieurs, point de volapük, point du langage universel, et que l'on se garde aussi de donner trop de relief à la nécessité—nécessité qui d'après moi n'existe aucunement—d'un seul système de poids, de mesures et de monnaies ; ce seraient en core d'autres millions de bras devenus oisifs, qui maintenant gagnent le pain de la famille à réduire ces chiffres, ces quantités en équivalents des autres peuples. Ce seraient encore autant d'anarchistes, de communistes de surcroît.

Et maintenant, Messieurs, que vous m'avez pardonné, j'en suis sûr, cette digression quelque peu motivée par les sourdes menées, autour de nous, de ceux qui demandent de l'ouvrage, et à qui, si l'on ne peut en donner, il ne faut pas au moins en ôter ; laissez-moi vous dire combien j'apprécie cette politesse de votre part de boire à ma santé, et je suis certain de correctement interpréter les sentiments de la section de Québec, en vous disant combien elle est flattée aujourd'hui de vous recevoir et d'essayer de vous rendre la quasi-prince de hospitalité qu'elle a reçue chez vous.

Mais sous ce rapport la section de Québec a un assez sanglant reproche à faire à ses confrères de Montréal : celui de ne pas lui avoir fourni l'occasion de lui rendre plus dignement toute sa galanterie. En effet, Montréal nous a proménés voir ses nouveaux édifices, ses voies électriques, son Solmer et autres attractions ; Montréal nous a fêtés, choyés, traités, conduits à l'Opéra, et nous qui voulions la fêter en la conviant à une soirée au Frontenac—je l'avais dit l'an dernier lors de notre assemblée générale—je l'ai répété dans un compte rendu de la dernière assemblée générale dont j'ai fait tenir copie à tous les membres de l'Association ! Montréal nous avait conviés à une conversation, délicieuse soirée dans les salons ornés de tableaux, de marbres, de bronzes et de fleurs de la Société des Arts, à laquelle prenaient part vos dames, vos demoiselles, l'élite de la société de la ville, avec orchestre et rafraichissements—comme l'avaient fait dans une occasion précédente M. le Maire McShane et sa charmante épouse lors du bal qu'ils donnèrent à l'Hôtel-de-Ville en notre honneur. Je dis, Messieurs, que nous voulions vous rendre tout cela sous forme d'une soirée dansante, un bal, si vous voulez, au Frontenac, et vous n'avez pas voulu qu'on le fit—car le secrétaire M. Venne a annoncé votre visite à Québec comme ne devant durer qu'un seul jour, ce qui voulait dire : arriver le matin et repartir le soir ; nous forçant ainsi à ne vous offrir qu'un simple goûter du midi entre nos séances du matin et de la soirée.

Mais attendez, nous aurons notre tour. Vous voulez dans votre orgueil nous méconnaître, nous reléguer au bout du monde, nous oublier, et c'est à peine si vos

journaux consacrent trois lignes à notre acquit.—Notre tour viendra. Si Québec aujourd'hui n'est attrayant que pour les touristes par ses promenades, ses points de vue, son port superbe, ses carnivals de glace et de feu,—si le commerce depuis 50 ans a abandonné nos rives, et nous a rendus assez désintéressés pour nous suicider en contribuant au creusement du lac St-Pierre pour faire de Montréal un port de mer, la tête de la navigation océanique ; la nature va vous forcer à revenir à vos anciens amours. En effet, à part le canal Chicago sur lequel je me flatte d'avoir été le premier à attirer l'attention de nos gouvernants, dès le mois de décembre dernier—à part, dis-je, ce canal qui va nous enlever 5 pour cent de nos eaux du St-Laurent—à part des projets internationaux grandioses—la convention siégeant aujourd'hui à Cleveland en fait foi—d'un ou de plus d'un canal à eau profonde entre les Grands Lacs et l'Atlantique par la voie de l'Hudson et du Mississippi, qui vont nous enlever encore de 10 à 20 pour cent de notre avoir fluvial, voilà que les effets de l'incurie de l'homme, en dévastant nos forêts par le feu et le feu, commencent à s'accroître.

Le déboisement des terres, sous le système irrationnel des limites ou licences pour la coupe des bois, au lieu de faire persister la forêt en épargnant tous les arbres, comme en France, de moins d'un pied de diamètre ; la mise à nu du sol fait que la fonte des neiges au printemps a lieu tout d'un coup, produisant partout des inondations en cette saison, des hautes eaux où il n'en faut point, et que, par contre, durant les chaleurs d'été ou les eaux basses auraient besoin d'être supplémentées, les tributaires des lacs, du fleuve sont à demi desséchés par le fait que le soleil évapore les eaux de pluie avant qu'elles ne puissent s'y rendre pour y prendre leurs cours.

Oui, Messieurs, le St-Laurent s'efface peu à peu. Que dis-je ? le creusement même du lac St-Pierre est un péché pour nous tous, pour vous surtout dont ce creusement facilite l'élimination des eaux de votre port. Mais Dieu merci, l'Océan est encore là, et la lune assez éloignée de nous, malgré son rapprochement au télescope, pour que l'homme ne puisse porter atteinte à sa faculté de créer, avec l'aide du soleil, les marées qui, si les vapeurs océaniques, à fort tirant d'eau, ne peuvent par la suite se rendre à Montréal, leur feront dans tous les cas atteindre Québec. C'est alors, Messieurs, que vous nous viendrez avec les vôtres et nous vous rattrons à bras ouverts. Dites à vos gros marchands, vos quasi-millionnaires, qu'ici à Québec, est le siège de leurs futures opérations—ici le véritable port de mer que la diminution des eaux du Niagara ne saurait affecter. Venez, nous avons de la place pour vous tous, nous avons du nouveau à vous offrir : un nouveau parlement, une nouvelle cour de justice, de nouveaux hôpitaux, de nouveaux hôtels, celui où nous siégeons, le Victoria, le Clarendon, le Florence, pour vous recevoir à tous les goûts, à tous les rangs, à tous les prix ; un nouvel hôtel de ville sur les plans et surveillance de nos amis M^{rs} Languay et Vallée ; un nouveau maire plein de jeunesse et d'avenir ; grand, si l'on de stature, il l'est de talents et de ca-